

LILLIAN CONDUIT « LE TRAIN MIRACLE »

Depuis 1993, le Phelophepa part à la rencontre de ceux dont le droit à la santé ne fut jamais que théorique. Dentistes, ophtalmologues ou psychologues apportent soins, conseils, espoir et dignité aux populations rurales sud-africaines. Avec à leur tête l'infatigable Lillian Cingo.

Elle est « désolée ». À Grahamstown (Cap oriental), en ce chaud lundi d'été, le Dr Cingo vient de renvoyer chez eux tout un bus de patients venus de la région de Port-Elizabeth, à plus de 100 km. Une panne de machine empêche le Phelophepa, sorte de clinique sur rail réservée aux ruraux, de fonctionner. « C'est terrible pour eux », continue la manager du train. Elle est sincère, cherche une solution qui n'existe pas. Ses yeux brillent. Lillian ne s'habituerait jamais à refuser l'accès aux soins à des gens qui ont parcouru des dizaines de kilomètres pour les recevoir... « La mécanique, c'est traître. »

Mais allez, concède-t-elle, « ça pourrait être pire » : « On aurait pu tomber en panne au milieu de la brousse. Là ç'aurait été dangereux... » Positive, dynamique, tournée vers l'avant : Lillian Cingo est à la fois le sourire et le moteur de ce qui est devenu le « train miracle ». Le Phelophepa (« bonne santé » en sotho et tswana), elle le dirige d'une douce main de fer depuis le début de l'aventure, en 1993. Le train ne comportait alors que trois wagons, trois unités d'ophtalmologie. Il en aligne aujourd'hui seize. En 36 étapes par an, dans des zones parfois très reculées, dentistes, ophtalmos, pharmaciens, psychologues ou généralistes apportent aux plus pauvres ce qui leur manque souvent le plus cruellement : un diagnostic et des conseils sur leur santé.

Financé aux deux tiers par l'entreprise ferroviaire d'État Transnet, le Phelophepa touche directement, chaque année, plus de 40 000 patients. Sa réputation le précède désormais : rares sont les nuits où personne ne dort sur le quai, en attendant l'aube. « Les places sont chères, rappelle Lillian. Le train est annoncé à l'église, par la radio et les journaux. Les gens ne veulent pas

laisser passer cette chance. » Si les examens sont gratuits, le reste ne l'est pourtant pas : une dent arrachée coûte 5 rands (environ 0,50 euro), des lunettes 30 rands. « Pour beaucoup, payer, même un peu, c'est rester digne. » Et quand les patients ne peuvent vraiment pas fournir, systématiquement, « on voit ce qu'on peut faire... »

Approche holistique

Les clichés n'en sont pas. A bord du Phelophepa, des patients découvrent qu'ils voient mal, qu'ils sont diabétiques ou que leur mal de tête est lié au stress. Nombreux sont ceux qui croisent un dentiste pour la première fois. Mais quel dentiste! Equipements derniers cris, examens méticuleux, attention portée aux soucis familiaux, etc. : « Dans le passé, les Noirs ont toujours eu des soins de seconde classe, rappelle Lillian au détour d'une pièce familiale toute colorée, en voiture "psychologie". Ici, on leur apporte le meilleur. C'est une façon de dire "vous êtes importants". » C'est sans doute pour communiquer ce respect que la médecin-chef est si bien apprêtée. Elle en a fait son credo : un patient, c'est un tout. Elle le répète aux trente étudiants en médecine qui viennent consacrer quinze jours de leur dernière année au train : « Avant de traiter le physique, il faut traiter l'âme. Beaucoup des maux sont liés aux conditions de vie. »

Alors du coup, oui, le Phelophepa prodigue des miracles. Et après ? En queue de train, l'Edu-clinique propose cinq jours d'initiation à l'hygiène, la nutrition ou la contraception. « Vous ne pouvez pas prétendre savoir ce dont la communauté a besoin : elle doit le demander, juge Lillian. Les locaux formés à l'Edu-clinique transmettent les bases : ce n'est pas parce que les Européens mangent du pain blanc, par exemple, que c'est bon ! Ce relais

garantit la durabilité du projet. » L'arrivée du train en gare est par ailleurs préparée par des coordinateurs désignés par la communauté. Les écoles sont visitées, des traducteurs embauchés... Les adeptes de la médecine traditionnelle sont aussi associés : « Les gens retourneront chez les sangomas dans tous les cas... »

Polyglotte

Le Phelophepa est un train unique au monde. Du moins, « c'est ce qu'on dit, et ne comptez pas sur nous pour le contredire. » Lillian aime les symboles : « Nous représentons un microcosme de la nouvelle Afrique du Sud », répète-t-elle souvent. Noirs, Blancs, Métis et Indiens : tous travaillent ensemble : « La plupart des étudiants sont privilégiés... Beaucoup découvrent de nouvelles facettes du pays, certains sont même traumatisés. » L'inverse est aussi vrai : « Des patients sont encore surpris de s'entendre dire que telles lunettes leur vont, telles autres moins... Des Blancs leur prêtent attention ! » Elle parle de ponts bâtis entre les groupes. Elle en est fière.

Sa vie elle-même tient d'ailleurs du symbole. Elevée dans le Transkei, là où Nelson Mandela grandit lui aussi, elle doit d'abord son ouverture d'esprit « à un père fantastique » : « À la maison, on parlait xhosa. Il m'a conseillé d'apprendre l'afrikaans, puis le tswana, le zulu, etc. » À Londres, dans les années 60, elle s'est forgé son savoir. Elle avait été sage-femme, infirmière, la voilà médecin, neurochirurgienne, psychologue. Elle exercera pendant près de trente ans en Grande-Bretagne. Avant d'entendre parler du Phelophepa et d'y passer neuf mois par an pour « reconstruire son pays ».

Symbolique encore — « les journalistes s'amusent beaucoup avec ça » —, cette reconnaissance sans bornes que Lillian voue à Lynette Coetzee, celle chez qui l'idée du train est née, celle qui est venue la chercher, passant outre à un CV rédigé à la main et sans trop d'espoir : « Elle blanche Afrikaner, moi noire Xhosa... Au sortir de l'apartheid,

notre couple détonnait ! » À Johannesburg, Lynette est connue pour sa rigueur. Lillian complète avec une bonne humeur contagieuse et un charisme réel. Il faut la voir motiver ses troupes d'interprètes à peine embauchés, à coups de « ici, on arrive à l'heure, ici on respecte les malades... Le message que vous transmettez doit être positif. Relevez la tête, ne croisez pas les bras. Et prenez votre patient par la main. » Il faut l'entendre jongler entre fermeté et humanité avec un candidat en colère parce que non recruté. Il faut l'observer pour comprendre que sans elle, les « miracles » seraient sans doute moins nombreux. Energique, infatigable, la manager a ses remèdes : son inséparable mouchoir lui essuie le front, le bain qu'elle s'autorise chaque soir la remet d'aplomb, et les sourires qu'elle reçoit, « Dieu que c'est bon ! ».

Son Phelophepa, elle le sait, tout le monde l'adore. À commencer par le gouvernement et Transnet, qui ont donné leur accord pour le lancement d'un deuxième train en 2009. « Tout le pays sera couvert chaque année », sourit Lillian. Pour prendre les manettes du nouvel engin, elle cherche son double. À 70 ans — et deux petits-enfants à visiter, elle se sentait bien la force de remplir. Mais d'autres projets lui tendent les bras, comme, pourquoi pas, de lancer un autre « train miracle » au Kenya. En attendant, à bord du Phelophepa n°1, sœur Maggie, la directrice de l'Edu-clinique, s'apprête à prendre les commandes. Sereine. Mouvement de menton vers Lillian : « J'ai eu le meilleur maître qui soit... »

